

## En lisant le *Journal de bord*

Passages qui me paraissent particulièrement significatifs  
du parcours de Hella et de sa recherche

*J'utilise mon exemplaire de la collection chronologique constituée par Hella, indiquant d'abord titre (début) et date du document, puis la date du passage considéré (sur la ligne suivante) suivie du numéro de la page et du paragraphe (séparé de la page par une barre oblique).*

*Comme il s'agit dans tous les cas d'extraits, je n'indique qu'il y a eu coupure – par la notation : (...) – que lorsque cette dernière intervient dans le corps d'un paragraphe. Si un ou plusieurs paragraphes sont reproduits complètement, il n'y a pas d'indication de coupure.*

*Journal...* – fin septembre 1970  
1970 : fin février à début juin (1/4)

Avoir la f o r c e de s'arrêter quand les formes en sont encore au stade où elles suggèrent. Là, elles sont poésie, force, création. S'arrêter. Ne pas aller jusque là où elles deviennent précisées, « finies ». C'est d'aller plus loin qui les tue. Qui referme la parole qui aurait pu être.

*Journal...* – fin septembre 1970  
Mars 1970 (2/6)

Toujours de nouveau, ce qui est le plus beau, ce sont les choses où l'architecture prime. Une construction presque statique tant elle est force, et rendue plus intensément vivante, dans sa paix, par la vibration interne des couleurs, seconde architecture plus subtile.

*Journal...* – fin septembre 1970  
Avril 1970 (3/2)

« Si les contacts avec le dehors (avec les galeries surtout) vous mettent à tel point à zéro, alors peut-être plutôt vous taire, faire silence, travailler seule, sans plus rien montrer, un an, deux ans ; mûrir ? »

Faire silence. Mûrir, loin d'eux tous et de leurs modes. C'est des mots comme une délivrance... Le prix à payer : si je n'essaie plus de vendre pendant deux ans, il faudra gagner autrement de quoi continuer. Mais libre, à tout prix.

*Journal...* – octobre 1970 à mars 1971  
13.10.70 (3/3)

Mozaïque « Vent 2401 » pour l'Hôpital de gériatrie, Thônex : la maquette

Coghuf m'a dit : « Travailler avec des galets, non. C'est du tout fait, du hasard, du mou. Il faut tailler. Il faut former soi-même. IL FAUT QU'ON SENTE LA VOLONTÉ DE L'HOMME ». S'imposer.

Mais pour moi, les galets – c'est peut-être voulu. Pour que justement on ne sente pas avant tout la volonté de l'homme. Mais justement l'effacer, et laisser parler la présence des choses, de la terre, de la pierre non formée par l'homme, secrète... Les galets, affleurant sous la chaux, comme des bulles de pierre qui monteraient de profond – ça a une présence de rêve qui est essentiellement autre que celle de la pierre taillée.

*Journal...* – octobre 1970 à mars 1971  
19.12.70 (3/4)

La vieille madame Rivollet, ma voisine du dessous, expliquait à sa sœur : « Les personnages ? Moi, je sais pourquoi ils sont si grands, avec un long cou, la tête en plein ciel. C'est parce qu'ils doivent pouvoir regarder loin par-dessus la vie. Encore plus, parce que c'est une maison pour des personnes âgées : ils ont beaucoup de vie par-dessus laquelle il faut regarder. Pour voir plus loin, là où c'est ouvert. »

*Journal...* – octobre 1970 à mars 1971  
16.3.71 (6/2)

Causé avec Giudice de son travail de contremaître. « Ce qui est difficile, c'est de ne pas faire d'erreurs. Parce qu'on les paie cher. Par exemple, le choix des hommes. Auquel confier tel travail, auquel tel autre. Lequel tiendra longtemps à un travail lourd, lequel saura les finitions, les angles exacts. »

On sent qu'il ne juge pas. Ce n'est pas à l'ouvrier d'être jugé, mais à celui qui l'a mis dans un poste où il n'est pas à sa place. La clé, c'est de mettre un homme là où il peut donner son maximum, là où il peut faire son travail bien. Non pas, de lui faire sentir ce qu'il ne peut pas.

Les hommes de son équipe, même les manœuvres, on sent chez tous la même tranquillité, la même beauté instinctive des gestes dans le travail, la même fierté du métier. Le travail fini est précis, parfait.

Respect très grand pour l'homme dont la présence, sans que je l'aie jamais entendu élever la voix, crée cela.

*Message* – septembre 1971  
6.8.71 (7/7)

L'hésitation, chaque fois qu'ils me demandent : « Alors, c'est fini ? » Parce que dire oui, ça semble vouloir dire que j'accepte. Ça semble dire que c'est bien comme ça, que je trouve qu'on ne peut plus rien y ajouter. Que c'est parfait, à mes yeux...

Ce n'est pas fini. C'est seulement qu'il n'y a plus le temps ni la force de refaire tout ce qu'il faudrait encore changer pour que ce soit bon. Et serait-ce jamais « bon » ?

On dépasse le travail au fur et à mesure qu'on le fait.

*Journal...* – avril 1972  
fin octobre 71, 10 jours de vacances (1/1)

Fait la lessive.

Un instant, senti une paix : comme si ces choses lavées, rincées, rangées, suspendues bien propres, bien tendues, c'était en moi-même que ça mettait l'ordre ; comme si c'était moi-même que je sortais si tranquillement de l'eau et que je mettais au grand air pour sécher, bien dépliée, bien nette, comme on doit faire. Peut-être, c'est ainsi qu'il faut vivre le travail de ménage. Son seul sens, mais beau : cette mise en ordre et au propre de soi-même, transposée.

*Journal...* – avril 1972

novembre 71 à fin janvier 72, trois vitraux (2/2)

Les maquettes des vitraux : je pourrais prendre n'importe laquelle, et la réaliser en linos couleurs (encrages transparents superposés, correspondant aux superpositions de papiers de soie utilisées pour les maquettes).

Pris conscience tout à coup que ce travail continue directement celui des linos couleurs, avec la seule différence que lui est d'emblée abstrait. Mais joie, tout à coup, de voir que le travail, par-dessous tous les hasards de commandes, de techniques, de circonstances, continue son chemin profond à lui (et c'est lui qui sait où il va).

*Message* – avril 1973 VI

20.9.72 (1-2)

Les socles des « vitraux-debout » :

les jours entiers passés à travailler, avec frustration, avec rage, pour « rattraper » ces bouts de fer que P. m'avait apportés, montés en vitesse, à la six-quatre-deux, les soudures meulées en plein le grain de la plaque, coups de lime partout, le biseautage des côtés mal joint, les plaquettes de fermeture faites d'un fer poli qui ne ressemble pas à l'autre ; et j'avais cru qu'il aimait le fer.

La rage, du temps qui coulait, de mes gestes maladroits, du travail autre que j'aurais dû faire pendant ce temps et qui ne serait pas fait. « Tu perds ton temps ; à du travail de manœuvre ».

Et puis, très lentement, très lentement, à travers le polir, le poncer, s'est levée une expérience autre. Inattendue : mais pour cela justement, leçon profonde :

que le temps passé sur une chose se voit, que l'amour avec lequel une chose a été faite se voit. Je n'avais pas les gestes de métier, devant ce fer – mais la volonté de donner ce qu'il faudrait de moi pour que ce soit beau ; de ne pas arrêter avant que ce soit beau.

Et d'abord, ingrat, le métal – répondant négatif encore d'avoir été brusqué, violé, abordé sans amour. Il faut longtemps pour qu'il tourne, pour qu'il reprenne confiance ; des heures. Et enfin, lentement – quand je n'y croyais même plus – je l'ai vu commencer à répondre ; et le travail a cessé pour moi d'être une colère, il est devenu un dialogue :

parce que peu à peu j'ai de nouveau vu le métal qui prenait sous mes mains vie, chaleur, lumière : comme une sculpture aurait pris ; aussi profondément réponse qu'une sculpture, bien

que ces socles soient seulement au niveau de l'« objet ». Mais leur réponse à l'amour et au temps donné, ou au bâclage et à l'indifférence, était la même. Lentement, lentement, le métal devenait beau, la lumière commençait à jouer.

Et j'ai compris que seul pouvait arriver à cela quelqu'un qui aimait. Comme pour un gosse, qu'on élève : l'éclat qu'il prend, les yeux qui enfin brillent, parce qu'il prend confiance qu'on l'aime – mais comme il faut longtemps, pour que la confiance pénètre et soit crue ; et c'est juste ainsi.

Il a fallu un jour entier par socle – moi d'abord, puis le polisseur, qui a repris le travail de moi, mais avec le même amour, parce qu'il m'avait vu travailler, et aussi parce que c'est en lui de travailler ainsi. Mais les fers ont pris leur beauté et leur présence ; ils sont devenus tels qu'alliés au verre ils sont beaux ; le regard peut passer de l'un à l'autre sans être déçu.

Quelqu'un d'autre aurait pu faire ce travail ? « Un manoeuvre » ? Oui, sûr. Mais qui d'autre, venu du dehors, les aurait aimés assez ? Peut-être fallait-il avoir déjà derrière soi le long effort de créer les vitraux, pour savoir comment le métal devait devenir.

*Journal* – septembre 1974  
24.2.74 (2/1)

L'atelier, blanc, silencieux ; la musique si je veux

la honte, d'être là, à « créer des choses belles », entre ces murs blancs

tandis qu'eux, dehors, se battent

avec des chiffres, avec des règlements, qui tuent

avec les poids, la poussière, la fatigue trop lourde, qui tuent.

Comment pourrai-je créer quelque chose de valable pour eux  
si je reste là

hors d'eux

hors du poids des choses ?

*Journal* – septembre 1974  
1.4.74 (3/1)

Je pensais aux dernières toiles de Braque, les paysages de terre et de mer, si simples, si jetés – la matière et les coups de brosse faisant corps avec l'expression comme s'ils étaient fondus – tellement libres, tellement sténo – et d'une force que plus rien ne pouvait arrêter.

Comparées à ses toiles du début, du milieu : belles, mais si travaillées, encore prises dans le filet de tant de peines et de règles, de tant de prisons.

La même vision, quand j'avais fait connaissance avec le vieux Karn, à La Haye. Vu ses toiles de toujours : du bel impressionnisme, sensible, probe, mais retenu, sourd, prisonnier aussi ; et les quelques toiles récentes, les dernières, que me montrait cet homme de 82 ans : des tra-

cés de pure lumière, tout l'espace à travers, la même peinture mais transfigurée, enfin libre, enfin intacte de tout, sans plus aucun souci que de l'essentiel – magnifique.

Un élan comme jamais.

La jeunesse ? De quel côté elle était, il n'y avait pas une hésitation. Une marche de toute la vie, et l'aboutissement, à un regard aussi intact que celui d'un gosse, et à l'audace folle, de celui qui sait enfin où il va et que plus rien ne compte, que cette aventure de tout soi qui est vivre. Il avait fallu toute la vie pour l'apprendre ; pour dépasser une à une les prisons, comme des peaux dont on mue – jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de peaux – mais seul le soleil.

Je crois qu'on commence par être très vieux et qu'on apprend, durement, longuement, à devenir jeune et libre.

*Journal* – septembre 1974  
14.5.74 (3/7)

Amitié : la permission de regarder...

Pouvoir regarder un visage

pouvoir le regarder profond

c'est comme un miracle.

Dans les contacts polis, on ne regarde pas. On n'entre pas plus loin que la porte vitrée ne permet. Le visage ne se donne pas.

Pouvoir regarder longuement, simplement, un visage frère, un visage pleinement humain. Comme pour le dessiner.

*Journal* – septembre 1974  
15.6.74 (5/4)

Toutes les fois que je « fais de l'art » : je me le reproche, comme un mensonge – et je le stoppe.

Seul, le tâtonnement – sans savoir vers où – mais seulement : écouter, de toutes ses forces, la certitude sans mots ni formes, qui sourd du fond de toi, et qui, elle, sait.

*Rapport de travail* – janvier à juin 1976  
mai (4/4)

(...)

Travaillé tout le mois presque uniquement à des sculptures en fer, suite des « fers-cubes » mais plus grandes et plus souples. Se dessine une famille que j'appelle « Sèves » ; une seconde famille que j'appelle « Écritures » ; une troisième, que j'appelle « Boucliers ».

Le travail : la lente, longue, lourde préparation du matériel : couper les pièces au chalumeau, dégager et préciser les formes, décaper, polir, laver. Des jours, des semaines. Puis assembler, souder (créer). En quatre jours, les éléments que j'ai mis deux ou trois semaines à préparer sont loin ; j'en manque déjà pour continuer, et les idées attendent, impatientes, prêtes à fuir... Il faut reprendre dix jours, douze jours, pour préparer des éléments nouveaux, refaire du matériel. Puis, la sculpture une fois soudée, revenir prendre le travail de finition, lui aussi très long : décaper, limer, parfaire les formes, enlever toute trace des soudures là où elles interrompraient les lignes. Trouver le meilleur système de suspension, le fabriquer. Donner à nickeler ou à cadmier. Puis : polir, terminer, vérifier. Les jours passent, les heures sont trop courtes, – et l'impatience, à cause des idées qui attendent encore, mises en quarantaine par la longueur infranchissable du travail ouvrier (mais que moi seule peux faire).

(...)

*Atelier-ouvert* – hiver 1976-77  
11.9.76 (1/1)

Il n'y a aucune œuvre isolée qui, pour moi, puisse être la clé d'une « œuvre » (d'une vie de travail). Si bonne soit-elle. Ce qui est au centre, ce n'est jamais aucun des aboutissements, des étapes. C'est le chemin. Ce qui fait la personnalité d'un artiste, c'est sa façon d'approfondir, d'une œuvre à la suivante ; sa puissance de germination ; sa capacité de maturation – du début à la fin de sa course – et le visage de cette maturation. En filigrane, entre les lignes, entre les œuvres : mais c'est là qu'est le cœur de tout.

Les œuvres finies, c'est comme les peaux successives que laisse tomber le serpent en muant. Le centre de la vie, l'essence du serpent, ce n'est pas cette peau que tu trouves là, tangible : c'est la force intérieure qui va plus loin, qui va le faire muer encore vingt peaux, et chaque fois il est déjà de nouveau plus loin.

La force qui est au cœur de lui, tu n'arriveras jamais à la saisir. Ni lui-même n'arrivera jamais à l'enfermer dans aucune de ses peaux. Dût-il passer sa vie à essayer de la rendre tangible, visible, définissable. À essayer de cerner enfin ce dont il est fait.

*Atelier-ouvert* – hiver 1976-77  
20.9.76 (1/5)

(...)

Il y a un équilibre inhérent aux lois du travail manuel, qui s'impose durement : mais on finit par savoir qu'il est sauvegarde et source. À force de se faire rogner les angles.

*Journal...* – juillet 1977 à février 1978  
15.8.77 (4/3)

C'est seulement depuis que j'ai pu recréer dans cette chambre un mur vide – occupé par rien, que son propre espace – que j'ai commencé à aimer y rentrer. C'est lui, plus intensément que tous les autres, qui donne à la maison sa présence.

Le vide est espoir. Le vide est possibilité de germer. Souveraine force du regard, qui invente ce qui va venir, ou qui reçoit en lui ce que la vie a posé là. Plus riche que toute richesse acquise.

*Journal...* – juillet 1977 à février 1978  
20.9.77 (6/1)

Au fur et à mesure que le bloc de fonte se polit davantage, je perds contact avec lui, et avec ces lignes trop lisses, trop voulues. Tout travail que je dirige trop consciemment (conscienceusement) aboutit mal : usé, vide. Ce n'est pas diriger qu'il faut : mais être dirigé.

*Journal...* – juillet 1977 à février 1978  
30.9.77 (6/2)

Arriver à garder la pensée loin des mots. Penser formes et toucher. Penser images, pas idées ; et toucher, profondément, ce qui est là. Toucher tranquillise et nourrit ; ouvre. Les mots, eux, épuisent. Ils épuisent, et en vain : ils ne disent jamais vraiment.

Pirlot, le sculpteur, disait que le travail des formes est une pensée égale en valeur et en force de construction à la pensée verbale et à la pensée mathématique. Responsable, et de plein droit.

*Journal...* – juillet 1977 à février 1978  
29.12.77 (8/2)

L'atelier du vieux père de Jean Vincent, mort il y a quelques mois. Sombre, sentant encore la fumée de la vieille forge là dans le coin. Longtemps, longtemps regardé les machines noires, les outils usés, les formes magnifiques des marteaux, des pinces de forge, des pointeaux, des clés, des enclumes, des tarauds anciens. Regardé, appris, une forme après l'autre, comme on se nourrit. La beauté des groupes d'outils, presque semblables, avec d'infimes variations de formes, d'où naît un rythme, aussi imperceptible que le rythme des jours, ou des pierres ; aussi profond.

Tel taraud a encore sa cote gravée à la main, chiffre par chiffre, en belle lettre ronde. « De quand ça peut dater ? » – « Ça date du début du système métrique ». Le système métrique a un début... Ces barres d'acier, il ne fallait pas y toucher, « parce que c'était du Sheffield ». Le meilleur, le plus noble. Aujourd'hui, on ne peut plus s'en servir : car personne ne sait plus comment le Sheffield devait se tremper, comment il était fabriqué ; tant les procédés ont changé, tant les traces se sont déjà perdues. L'outil à fondre les barres d'étain : chaque barre est encore marquée des initiales de celui qui les a fondues. Pays profond, humain, pays de travail, qui naît, peu à peu, sombre, grand, derrière les outils enfumés. J'ai vu naître le même, il y a longtemps, en Belgique, dans le Noir-Pays, à écouter parler les familles de mineurs.

J'ai presque honte d'être là. Ces outils sont beaux parce qu'il les a usés, dans le froid, le mal, le poids trop lourd. Comme un visage marqué, devenu noble, devenu courage. Moi, j'arrive avec des mains propres, et je « trouve beau », et j'en fais une sculpture : mais je n'ai rien mérité, je n'ai pas payé le prix.

*Journal...* – juillet 1977 à février 1978  
1.3.78 (11/6)

S. m'a dit : « Tout ce qui, dans ma vie, est venu détruire, m'a aidé. Forcé à reconstruire plus profond ».

*Journal...* – mars à décembre 1978  
juin, juillet (4/3)

exposition de Montpreveyres, au grenier de la cure, chez Jacqueline et Paul Vouga, pasteur :  
organisée par l'équipe de la Bibliothèque de Montpreveyres, en travail de groupe.

Partout, on reproche à l'artiste d'être coupé de l'homme de la rue, coupé de la vie. La voie de contact qui lui est imposée s'il veut faire une carrière « normale » : les galeries, les musées : l'homme de la rue n'y va pas. Il faut exposer là pour se faire connaître : mais alors on exclut le contact avec « tous ».

Montpreveyres : l'aventure, belle, c'est que cette fois ce sont « tous » – les gens de tous les jours, les gens de la rue et les femmes de la maison – qui ont décidé de faire connaissance avec un artiste, de comprendre son chemin de travail du début à maintenant – et de le faire comprendre et aimer plus loin.

Parmi eux, beaucoup ont découvert pour la première fois qu'une peinture ou une sculpture, choisie, aimée, ramenée chez soi, peut apporter dans la maison une présence riche – créer silence et pensée – ouvrir une autre dimension de vie.

Ce contact-là – d'équipe et d'adoption – entre artiste et « gens » est peut-être le seul juste. Le chemin qui mènerait à une relation vraie ?

Ni carrière, ni commerce d'art, ni mode, ni placement bancaire sur œuvres d'art : mais le début d'un service vrai, entre celui qui crée des œuvres dans le silence, et ceux de la vie qui apprennent à voir ?

Cette expérience a ouvert pour moi un espoir bien au-delà d'elle.

*Journal...* – mars à décembre 1978  
juillet, août, mi-septembre (9/1)

retrouvé les blocs massifs, le fer lourd et sa noblesse sobre ; mêlé maintenant aux formes d'outils ; mêlé parfois au bronze ou au laiton. Retrouvé la soudure, la lime, le poids.

Retournée, longtemps, souvent, à l'atelier de Vieux Vincent : regarder, surtout, les outils de forge, eux-mêmes forgés à la main, chaque outil pour une tâche – et les vieilles machines, fonte noire, dans l'ombre : courbes puissantes et parfaites, où on sent encore la main posée,



et la courbe est encore faite pour répondre à la main – mouvements dont l'harmonie et l'intelligence sont comme des lois mathématiques rendues visibles.

Longtemps, réfléchi : comparé sculpture et machines. Formes inventées et formes nécessaires. Il n'y a aucun arbitraire, aucune gratuité, dans les formes imbriquées d'une machine : et la beauté stricte qui en naît est profondément impressionnante.

Regarder, comme on se nourrit.

*Journal...* – septembre 1978 à décembre 1979  
10.9.78 (1/1)

Repris, à la serrurerie, le travail en plein chantier sur les sculptures fer. Un nouvel « Oiseau » naît, mais presque abstrait cette fois, dressé, sauvage. Puis une grande sculpture droite, faite de verticales et d'une fourche. La force d'expression d'un outil. Ses résonances vont bien au-delà de lui : presque totémiques.

*Journal...* – septembre 1978 à décembre 1979  
8.11.78 (3/2)

Vessy : nous sommes invités, jury et concurrents, à visiter une des stations de pompage de la ville déjà en action, afin d'en voir l'ambiance et le travail. Comment nourrit-on la ville en eau ? Comment l'eau devient-elle pure ?

Restée fascinée. Monde automatisé, silencieux, d'une puissance saisissante. Les tuyaux, peints selon le stade de l'eau qui y passe : jeu de droites et de courbes sur trois étages, jeu de couleurs gaies et fortes, à la fois rigueur et danse, sculptures intensément. Et l'eau... les larges bulles sombres ; la montée dans les bassins, d'une force effrayante, nature captée ; la transparence irréaliste du bassin-témoin, de l'eau finale, pure à presque 100%, qui va être dirigée sur le CERN.

La beauté contraignante des machines, où chaque forme naît d'une nécessité, absolument liée aux autres. Combien d'œuvres d'art ont une nécessité intérieure assez forte pour tenir le coup, à côté ?

Le défi des machines à l'art – de prouver, face à elles, qu'il a un sens – est terrible. Vital. Mais seuls ceux qui le relèvent peuvent créer des œuvres valables pour les hommes de maintenant.

*Journal...* – septembre 1978 à décembre 1979  
4.12.78 (4/2)

Marcher. Je ne marche pas : je me hâte seulement. Il faut que marcher aussi – comme respirer – comme se laver – devienne un acte, vécu, qui renouvelle l'esprit.

*Journal...* – septembre 1978 à décembre 1979  
25.5.70 (11/6)

A.G. me dit : « Une œuvre finie, oui, c'est beau, mais... vous voyez, ce qui me passionne, beaucoup plus, c'est voir le travail. Essayer de comprendre comment ça se crée. Ce qui se passe, quand une œuvre émerge... »

Souvent déjà, j'ai rencontré la même attente. Pour y répondre, il faudrait montrer des œuvres encore en plein chantier, où l'élan des forces qui bâtissent soit encore en pleine tension, parce qu'inabouti : que la force de recherche de l'inabouti passe en celui qui regarde, et le soulève.

Résister à l'envie de « finir » l'œuvre, afin qu'elle parle davantage, et bien plus puissamment ?

*Journal...* – septembre 1978 à décembre 1979  
12.8.79 (16/2)

Rassembler une documentation photo, c'est faire son autoportrait : mais pour le « vendre »<sup>1</sup>.

C'est une publicité presque industrielle qu'on nous demande. De nouveau, travail faux – qui bloque – qui épuise – pas sainement, mais mal. Il met son ombre sur des semaines, des mois.

Aucune de ces documentations photo, établies chaque fois dans un biais précis, ne me semble plus donner une vision juste du travail ni passé ni présent, ni de sa croissance intérieure, ni de son unité ; mais alors, donner une idée juste, comment ?

Une sourde réflexion commence, par-dessous le travail quotidien : comment rendre visible le travail ancien – en faire une synthèse – aisée à regarder, aisée à assimiler ? « Afin qu'il soit donné ; afin qu'il soit transmis ». Qu'il ne reste pas inutile dans ces cartables, mais soit partagé...

Réflexion sourde, et qui ne veut plus s'arrêter.

Mais remuer tout le travail ancien, toute la vie passée, donne le vertige. Et empêche la sève d'aller vers le travail nouveau : comme prisonnière.

Il ne faudrait pas tourner la tête quand on crée.

*Journal...* – septembre 1978 à décembre 1979  
20.10.79 (18/4)

Posé, allié ensemble, trois pièces étranges : une d'horloge, une de serrure, une de forge ; sans rapport entre elles, sauf de nouveau ce fluide étrange et fort qui semble venir des outils, des objets qui ont servi au travail intelligent des mains.

C'étaient les surréalistes, qui parlaient de « poèmes-objets » ?

*Chemin...* – janvier 1980 à mars 1981  
janvier 80 (1/6)

Mûri : une synthèse-photo à faire du travail ancien, depuis le début, par étapes de recherches ; et l'idée d'une « expo-visages », venue des anciens dessins retrouvés.

*Chemin...* – janvier 1980 à mars 1981  
avril 1980 (4/2)

<sup>1</sup> Mentionnant en haut de page les « dominantes » du mois d'août 1979, Hella indique notamment : « Sélection de cinq sculptures et d'un dossier photo pour la Nationale de sculpture suisse 1980 à Bienne ».

Finis de rassembler le matériel pour la synthèse-photo du travail ancien. Finis ? Oui, sur les domaines qui sont clairs : dessin, peinture, vitrail, dessins-rêves, fer. Mais d'autres champs de recherche ne sont pas couverts : les plus importants, peut-être : justement ceux qui ne sont pas « clairs », pas « finis », mais encore en pleine mue, en pleine puissance de tâtonnement et de besoin non accompli : ceux qui portent le plus de germes pour transformer maintenant vers plus loin... Eux n'obéissent plus aux frontières des techniques et des matériaux : à la fois dessin, sculpture, relief, collage, chantier.

Pour le moment : « contrée imprenable en photo ». Contrée où sont imprimées les traces du futur ...

*Chemin...* – janvier 1980 à mars 1981  
mai 1980 (5/2)

Dès le 15 mai, métal à mi-temps, et mis debout le « scénario » texte et images pour l'expo de la Fusterie, à soumettre prêt, pour que l'équipe de la Fusterie puisse en décider. L'expo proposée a pris la forme d'un « chemin » qui, de rencontre en rencontre, mène des premiers dessins aux sculptures-fer abstraites de maintenant, sans qu'il y ait jamais eu rupture. Quelques exemples de chaque étape, et de très brefs textes pour faire comprendre.

*Chemin...* – janvier 1980 à mars 1981  
novembre 1980 (11/1)

3 novembre : montage de l'expo à la Fusterie. « Chemin » est devenu « Écouter les choses ». Résumé, très bref : mais du meilleur de moi.

*Chemin...* – janvier 1980 à mars 1981  
mars 1981 (15/5)

28 février à 11 mars : pris cette période de froid gris<sup>2</sup> pour mettre sur pied le « Message ». Il y a de nouveau un an et demi à condenser, à retransmettre. Travaillé longuement, lentement.

Certainement, revivre ainsi un mois après l'autre et en chercher l'essentiel – la nourriture reçue de la vie – est une richesse dont je ne pourrais plus me passer.

Mais les mots à plein temps – sans travail manuel pour les équilibrer – sont chaque fois de nouveau vertige et vide. Je ne serai jamais écrivain... Et de plus en plus, j'ai besoin de trouver pour le « Message », si je le continue, une autre formule, qui ne soit pas des mots seulement ; mais image et mots ensemble, mêlés, l'un ouvrant à l'autre le rêve.

*Journal...* – janvier 1980 à mars 1981  
10 février 80 (3/2)

« Dans quatre heures, je serai née ». Essayé de rejoindre ce qu'il doit ressentir, celui qui va naître. Qui, dans le noir, sent vaciller tout ce qui était son monde, céder toutes les cloisons de sécurité – se sent poussé dehors, vers quoi ? Sûrement : vers mourir... Et pourtant, sans qu'il comprenne, tout ce qui est en lui se tend déjà pour émerger, aveuglément, de l'autre côté – vers quoi ? où il ne sait plus rien ? mais qui est la vie.

Mourir : ce sera ainsi ?

---

<sup>2</sup> Hella séjourne pour cinq semaines au Tessin, en ce temps d'hiver finissant. Les premières semaines, il fait trop froid pour dessiner dehors...

*Message...* – 12.9.86  
(lettre aux souscripteurs) (1/5)

(...)

Peut-être [...] que vivre, en lui-même, est devenu pour moi une chose plus lourde, plus lente, plus profonde – une nouvelle activité de plein droit – qui n'est ni sculpter ni écrire, mais qui demande maintenant son temps à elle. Peut-être c'est ce qu'on appelle « vieillir ». Ralentissement, oui : mais davantage de présence intérieure à ce qui arrive – une nouvelle richesse – si on accepte d'en payer le prix : faire moins...

*Journal...* – avec une lettre datée : Pentecôte 1988  
13.10.83 (2/1)

Je me rends compte que peu à peu je prends plus de temps pour VIVRE les choses. Juste les vivre. Juste leur être pleinement présente. Leur rendre hommage ? Oui, je le crois.

Alors, le temps pour créer, diminue. Est-ce juste ? faux ? Je « trahis » ? ou j'apprends à vivre ? Je « ralentis » ? ou je vis plus profond ?

Non, je ne trahis pas.

*Journal...* – avec une lettre datée : Pentecôte 1988  
1.12.83 (2/3)

Nonante-quatre ans ; le cri, poignant : « Je voudrais tant me souvenir... »

On vit par bribes – de réaction en choc, de choc en attente, d'attente en sommeil, en joie, en chute de nouveau, en choc...

Jour après jour, une chose se bâtit – une vie – mais nous ne la voyons pas – nous oublions de la regarder.

Dispersée, courant.

Et c'est quand elle va nous être prise, que nous voyons tout à coup que cette vie est immense, immense – sans prix, par sa richesse d'expériences, de réponses, d'images, de foi – unique, semblable à nulle autre

et elle va se perdre avec nous, sans même que nous arrivions encore à nous en souvenir

et encore moins à en transmettre le souffle.

*Journal...* – avec une lettre datée : Pentecôte 1988  
1.5.86 (3/1)

Vitrail : je voulais toujours isoler le vitrail pour garder son dessin pur, sans aucune interférence. Mais en fait, il n'est jamais si beau, si vivant, que quand on voit d'autres choses à travers : branches, maisons, étoffes, chambre. L'un transforme l'autre. Les meubles tremblent à travers le verre ; les teintes du verre deviennent mouvantes et ombrées par les meubles.

*Journal...* – avec une lettre datée : Pentecôte 1988  
15.9.87 (8/1)

Exposer aux Cordiers :

Peut-être parce que je craignais que ce ne soit le dernier – j’ai pris conscience encore plus, cette fois, de ce que représentent ces Ateliers-Ouverts. Et combien ils sont différents d’une galerie.

Ici, où je vous reçois, toute l’ambiance est de moi. Les espaces même ont été créés comme je les voulais. Et la pauvreté, et le silence. Et l’ordonnance des œuvres, les rapports créés entre elles, les vides laissés.

Dans une galerie, l’ambiance est de la galerie. La façon de recevoir aussi.

Vous vous êtes habitués à ma maladresse ; aux mots difficiles à trouver et lents, mais que j’essaie de garder vrais ; à la blouse grise de travail qui est pour moi comme un symbole de l’atelier, un symbole de pensée manuelle, de contact non-mondain.

Mais une galerie est un lieu de luxe, presque toujours.

Dans une galerie, les œuvres sont sélectionnées, élaguées. « Seulement les plus récentes ». « Seulement un groupe homogène ». La sélection est faite par la galerie, selon ses critères.

Ici, vous trouvez une œuvre foisonnante et multiple comme la vie même – parce que je suis chez moi, et que je montre simplement ce qui est né, au cours du long voyage imprévisible.

Vous voyez le voyage – pas juste les réussites de la dernière étape, hors de tout contexte. Vous vous y perdez. (Moi aussi !)

Mais c’est ça, le vrai.

*Journal...* – avec une lettre datée : Pentecôte 1988  
juin 87 (11/1)

Bronzes « Forêts » :

Forêt silencieuse  
chaude d’été  
où les racines vivent

Écouter la force des graines qui germent  
écouter l’oiseau  
flûter,  
écouter respirer les feuilles

La forêt est en toi

*Journal...* – avec une lettre datée : Pentecôte 1988  
mai 87 (12/1)

Sculptures « Pays suspendus » :

Peut-être j’ai gardé en moi des images de  
champs dans la montagne, accrochés aux pentes,  
vus à vol d’oiseau : mosaïques, rapiécages,  
imbriqués à l’infini, ourlés de haies,

et la force de la pente, dévalant

contre laquelle en réponse l’homme construit, avec  
une force aussi : qui est d’équilibre.

*Journal...* – avec une lettre datée : Carouge 15.11.90  
7.9.90 (8/1)

(...)

Mais jamais – jamais plus – il n’y a le temps. Le quotidien crie. La lessive. Les courses. Les versements. Le recommandé à l’assurance. Le rendez-vous du dentiste. La radio du voisin. Le formulaire du recensement. La caisse à la Migros où il faut passer vite, ne pas faire attendre. Les autos en traversant la rue. Hue et dia, chaos, qui disperse la concentration dès l’instant où l’on sort du lit le matin.

La vie-torrent empêche de vivre.

Les images qui montent pour répondre : une vie-source ; une vie-delta.

*Journal...* – avec une lettre datée : Carouge 15.11.90  
10.2.90 (2/1)

D’abord, les matériaux.

Jouer avec. Les blocs, les feuilles minces, les fragments. Jouer avec. Entrer dedans. Laisser, lentement, leur voix monter. Se laisser habiter.

Jouer. Ne rien savoir d’avance. Ne rien savoir.

Tout à coup – d’eux – naît, obscure, au fond de moi, une vision. Ces formes, on pourrait... Rester avec la vision – la capter – la préciser – comme on cerne un oiseau... On la perd si vite.

Puis – une fois qu’elle vit, là au fond, en-dedans – une fois qu’on est sûr – lui trouver les formes qui seront elle, lui faire obéir ces blocs. Jusqu’à ce que les équilibres, les élans, les violences, les matières, aient rejoint cette image intérieure, et qu’on dise : « C’est bon... »

*Journal...* – avec une lettre datée : Carouge 15.11.90  
15.10.90 (6/1)

Musée de Berne : Expo Paul Klee : « L’œuvre de l’année de sa mort ».

Admiration, émotion, respect.

Klee, gravement malade, se sait condamné. La réponse : il travaille sans arrêt. Plus que jamais. En moins de vingt semaines, presque quatre cents œuvres. Habitées de l’urgence, habitées de la mort : mais ni abattues, ni « tristes ». L’humour des dessins, jusqu’aux derniers, impose son courage. La fantaisie des peintures et des croquis : sans limite, fraîche comme d’un gosse – intacte. Les recherches techniques : aussi multiples que depuis toujours – curieuses de tout – même si maintenant le souci de rapidité domine partout. Il y a peu de temps qui reste. Il faut dire vite, avec un maximum de force en un minimum de traits. Décanté. Dense.

Quelques œuvres évoquent directement la mort, la fin. Mais il ne s’agit ni de tristesse, ni de self-pity, ni de pathos. Une gravité. Un tragique, qui dès l’abord se dépasse. « La mort est un accomplissement » disent les couleurs sombres, sourdes, profondément douces et riches, des dernières toiles, aussi lourdes de présence qu’un feu sous la braise. « Un accomplissement, un dépassement ». Toutes les formes, tous les équilibres et les harmonies, dans chaque tableau même juste esquissé, disent : « dépassement », « vie invincible. « Vie que la mort ne peut pas toucher ».

On s'en va, silencieux, portant ces braises. Devenu autre, envers sa propre vie, sa propre fin.  
Klee n'a pas peint pour rien.

*Journal...* – avec une lettre datée : Carouge 15.11.90  
16.10.90 (7/1)

Musée de Berne : Expo Paul Klee : « L'œuvre de l'année de sa mort » – note II.

Admiration et respect, aussi : pour ceux du Musée de Berne, parce qu'ils ont osé faire une expo inhabituelle, où ils ont montré tout.

Pas « choisir ce qui va bien ensemble », pas « sortir les meilleurs ». Pas « ne pas fatiguer le spectateur, qui ne supporte pas de voir trop ».

Mais ils ont osé montrer tout. Cinq mois de création : côte à côte les croquis, les griffonnages, les notations de couleurs, les fragments d'essai, les toiles-sommet. Côte à côte les caricatures, les peintures nées du rêve, les constructions géométriques abstraites. Et on voit que tout ça chemine simultanément, que l'un se nourrit de l'autre. On voit enfin une fois le flot de la création telle qu'elle se vit quand on peint, charriant tout, et tout s'y tient. L'incohérence est une cohérence sous-jacente. Ce qui a raté sert de tremplin au plus haut. Enfin on peut voir comment un peintre travaille, jour par jour – et cheminer avec – vivre avec – partager la passion.

Il n'y a plus une expo « esthétique », bien apprivoisée, mais l'art comme un océan.

Et combien plus fort nous parlent les œuvres les plus mûres, parce qu'on a cheminé avec le quotidien.

*Message...* – septembre 1995  
(lettre aux amis) (1/4)

(...)

Le travail ne change pas. La recherche ne change pas, ne s'arrête pas. Mais la nature de la volonté a dû changer.

« Vouloir » ne signifie plus – comme jusqu'à maintenant – concevoir des plans préparés en belles lignes sûres, et les réaliser par étapes bien programmées, elles aussi claires et sûres.

« Vouloir » est devenu : tenir la route quoi qu'il arrive, avec les possibilités que le moment donne. Utiliser ces possibilités à plein. Et avant tout – plus que tout – garder la vision qui est source, malgré tous les obstacles, tous les détours.

(...)

*Message...* – Carouge, 1 19.6.96  
(dernière lettre aux amis) (1/1)

Chers Amis de l'Atelier,

Lentement – difficilement – au plus vite du possible – compte tenu des aléas de santé maintenant permanents – l'Atelier-Ouvert '96 se monte – un mur après l'autre prend sa charge de présences,

avec une TELLE tension, entre la nécessité pratique de vous donner le maximum à choisir ; et l'autre nécessité, intérieure, absolue, de donner à chaque pièce l'espace nécessaire pour

qu'elle puisse respirer – de garder les plages de silence nécessaires pour que le regard chemine en paix.

Je voudrais, dans chaque chambre, seulement trois ou quatre pièces aux murs – seules, dans la paix du blanc lumineux – et toute leur force alors pourrait parler.

Il faudrait pour cela le double d'espace. Je ne l'ai pas. Mais avec celui que j'ai, j'ai essayé de garder le plus de silence possible.

À vous, maintenant, de venir avec votre silence, votre temps, pour que l'écoute naisse, entre vous et ce qui est montré. Lentement naisse.

Je voudrais avoir fini tout, avant de fixer une date de début. Mais pour vous orienter déjà : voici ce que j'espère pouvoir :

- Atelier-Ouvert deux jours par semaine, le vendredi et le samedi, de 14h30 à 19h, pendant tout l'été (juillet, août, septembre).

La date exacte d'ouverture vous sera donnée par la carte d'invitation que vous recevrez bientôt.

Il me semble que cette offre très étendue devrait permettre à chacun de venir, quelles que soient ses absences de l'été.

Pour moi-même, elle donne la possibilité de continuer le travail à l'atelier pendant la semaine ; et elle essaie de limiter les aléas.

Ci-joint un petit mot concernant les invitations, à me renvoyer svp par retour du courrier si désirez des exemplaires supplémentaires.

Avec beaucoup d'amitié, et les vœux pour votre travail à vous,

Hella Dehaas (Transcription fb/5.10.08)